



Au ^{xiii} siècle, le géographe al-Idrîsî, établissant un atlas pour le roi de Sicile Roger II, écrit à propos de la mer bordant les côtes de la Bretagne : « La profondeur est considérable et l'obscurité y règne continuellement. La navigation y est difficile, les vents impétueux, et, du côté de l'occident, les bornes en sont inconnues... On y trouve aussi des animaux marins d'une grosseur tellement énorme qu'ils ne peuvent être décrits... »

Les océans, tant qu'ils sont restés inconnus, ont constitué pour les hommes un univers inquiétant, peuplé d'êtres étranges, hybrides, plus ou moins monstrueux. À notre époque, à l'heure où les grands fonds marins sont bien connus et même filmés, où l'on répertorie les poissons des abysses, la mer conserve cependant son mystère.

La croyance en l'existence de poissons ou animaux marins monstrueux se perpétue, peut-être parce que toutes les espèces n'ont pas été inventoriées. Ainsi, on ne sait pas quelle taille peuvent atteindre les calmars géants des grands fonds : au large des Asturies, des pêcheurs ont récupéré des individus de plus de 12 mètres de long... En janvier 2003, le voilier d'Olivier de Kersauson traversant l'Atlantique aurait été attaqué et endommagé par un poulpe géant... Les encyclopédies médiévales, dont le but était de dresser l'inventaire de la nature, sont remplies d'images d'êtres fantastiques dessinés d'après d'anciens récits, auxquels se mêlent des réminiscences de la mythologie gréco-romaine. Monstres et divinités de toutes sortes peuplent l'imaginaire collectif.

La pieuvre géante
Dessin de Victor Hugo
Vers 1866
BNF, Manuscrits, NAF 24745,
f. 382

Une forme grisâtre oscille dans l'eau, c'est gros comme le bras, et long d'une demi-aune environ ; c'est un chiffon ; cette forme ressemble à un parapluie fermé qui n'aurait pas de manche. Cette loque avance vers vous peu à peu. Soudain, elle s'ouvre, huit rayons s'écartent brusquement autour d'une face qui a deux yeux ; ces rayons vivent ; il y a du flamboisement dans leur ondoisement ; c'est une sorte de roue ; déployée, elle a quatre ou cinq pieds de diamètre. Épanouissement effroyable. Cela se jette sur vous. L'hydre harponne l'homme. [...] Ses nœuds garrotent ; son contact paralyse. [...] Ce monstre est celui que les marins appellent poulpe, que la science appelle céphalopode, et que la légende appelle kraken.

Victor Hugo, *Les Travailleurs de la mer*

Persistence des êtres fabuleux dans l'univers marin

À la Renaissance, on redécouvre les textes anciens que l'on compile et auxquels on associe l'observation. Les premières cosmographies dessinent la Terre et en donnent une représentation approchant la réalité, et, en même temps, elles sont encore pleines d'images de monstres marins imaginaires simplement recopiés d'ouvrages antérieurs. À cette époque, le milieu marin est très mal connu. Certains phénomènes, étant inexplicables, effraient et laissent courir l'imagination. Ainsi, on ne sait rien du volcanisme, les représentations de dragons crachant le feu peuvent donc fleurir. On pense que la haute mer n'a pas de fond. « On a vu sortir des abîmes et gouffres de la mer, grosses flammes de feu au travers de l'eau, choses fort monstrueuses comme si grande quantité d'eau ne suffoquait le feu. En cela Dieu se montre incompréhensible comme en toutes ses œuvres », écrit Ambroise Paré, chirurgien du roi, dans ses œuvres publiées en 1585.

L'homme de la Renaissance a une conception assez floue de l'espace et du temps. Mythes et légendes de l'Antiquité s'épanouissent, réactivés par les aventures maritimes lointaines et l'élargissement de l'horizon. Les nouvelles découvertes font rêver et ressuscitent l'Atlantide et les îles merveilleuses abordées par le moine irlandais saint Brandan, dont les récits de navigation sont très en vogue. Réel et imaginaire se mêlent.

En 1410, l'*Imago mundi* de Pierre d'Ailly présentait des serpents de mer de 100 mètres de long, que l'on va retrouver avec d'autres animaux fabuleux, comme des crustacés géants, sur la *Carta Marina* de l'évêque suédois

Olaus Magnus (1539). André Thevet, cosmographe de la cour et grand voyageur qui fit œuvre d'ethnologue sur l'Amérique du Sud, fait état d'un poisson monstrueux vivant dans l'océan, le long des côtes africaines, « espèce de licorne de mer », « qui a comme une scie sur le front, longue de trois pieds ou plus et large de quatre doigts », redoutable pour les bateaux. Cette description évoque le narval. Ces monstres de la Renaissance recourent en fait des catégories animales réelles, pas encore bien identifiées. Lorsque ces espèces sont aperçues en mer, elles sont regardées avec les yeux de la superstition et de la peur et interprétées dans le sens des vieilles croyances. Les sirènes elles-mêmes ne seraient pas le pur fruit de l'imagination de l'homme : le fondement de leur invention serait un mammifère herbivore aquatique, le lamantin.

Ambroise Paré fait état de sa croyance en l'existence de ces individus mi-hommes mi-poissons : « Il ne faut pas douter, écrit-il, qu'ainsi qu'on voit plusieurs monstres d'animaux de différentes façons sur la terre, qu'il n'y en ait aussi en la mer d'étrange forme, desquels les uns sont hommes jusqu'à la ceinture en haut, nommés Tritons, les autres femmes nommées Sirènes qui sont couvertes d'écaillés. » Encore au xviii^e siècle, la publication de deux récits, « D'une espèce d'Homme-Marin pêchée au Conquet en 1703 » et « De l'Homme-Marin apparu sur la côte de Brest en août 1720 », témoigne de la persistance d'une croyance en l'existence d'hommes-poissons.

La *Cosmographie* de Sébastien Münster (1550), moine cordelier allemand converti à la Réforme, enseignant en théologie, est une

véritable encyclopédie sur les différentes parties de la Terre et marque les débuts de la géographie moderne, en dépit de représentations fantaisistes. Elle eut beaucoup de succès au xvi^e siècle, puisqu'elle donna lieu à quarante-six éditions. Dans un inventaire des curiosités de la Terre, Münster réunit tous les monstres et merveilles relevés de récits et écrits antérieurs, de façon exhaustive et sans vérification quelconque. Il localise les monstres marins (calmar géant à collerette de flammes, baleines énormes, chevaux marins gigantesques) dans les régions nordiques encore inexplorées.

On trouve à nouveau tous ces êtres fabuleux dans l'atlas mondial, pourtant scientifique, du cartographe anversois Abraham Ortelius, *Theatrum orbis terrarum*, paru en 1570. Cet ouvrage, préfacé par Mercator, célèbre géographe flamand inventeur d'un système de projection cartographique, présente des cartes souvent exactes, décorées de scènes de navigation où se côtoient des êtres mythologiques et mythiques (Neptune entouré de sirènes, animaux fabuleux menaçant les navires...).

Dans l'esprit des hommes de la Renaissance, ces monstres, créations de Dieu, sont des preuves de son existence, mais ce sont en même temps des dérèglements de la nature, symboles du désordre du monde, avant-gout

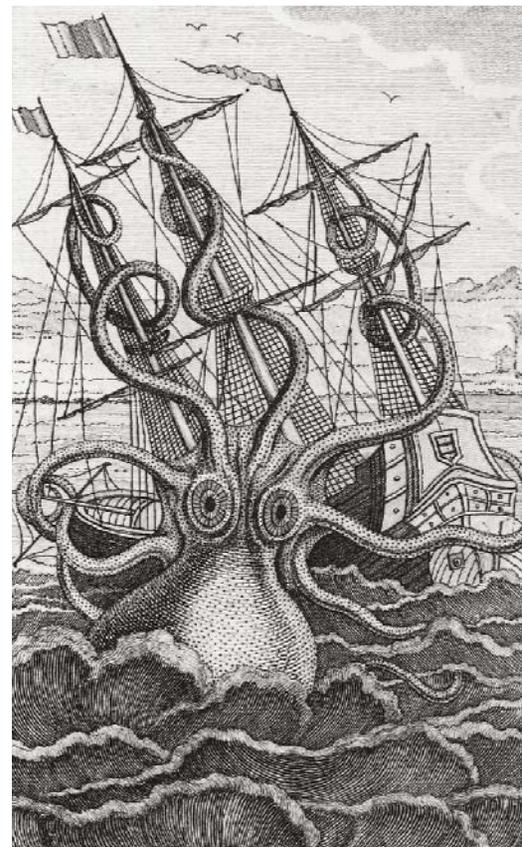


Le « Vtelif »

[La Cosmographie universelle d'André Thevet... illustrée de diverses figures des choses plus remarquables vues par l'auteur](#)

André Thevet, 1575

BNF, Cartes et Plans, Ge DD 1397, f. 147 v°



« Le poulpe colossal »

[Histoire naturelle, générale et particulière des mollusques, animaux sans vertèbres et à sang blanc...](#)

Denys-Montfort, 1801-1802

BNF, Sciences et Techniques, S 10232



du chaos infernal (voir le *Jugement dernier* de Van Eyck ou *La Tentation de saint Antoine* de Jérôme Bosch).

Par ailleurs, les ouvrages comportant des représentations de monstres remportaient beaucoup de succès. Cela peut expliquer en partie la persistance de ces images dans les traités géographiques ou scientifiques. Les récits de voyages sont agrémentés de références aux figures mythiques sans doute pour ne pas décevoir un public avide de prodiges.

Les encyclopédies zoologiques, bases de la zoologie moderne, n'échappent pas à cette habitude, bien que l'observation prenne de plus en plus le pas sur la compilation qui devient plus critique. Ainsi en est-il d'une *Histoire des animaux*, publiée en latin (1551-1587) par Conrad Gesner, médecin et grand savant suisse, qui inventorie les monstres marins et reproduit les figurations fantaisistes parues dans les livres de la même époque. L'ouvrage *Libri de piscibus marinis...* (1554-1555), de Guillaume Rondelet, professeur de médecine et d'anatomie, savant qui attache plus d'importance à l'expérimentation et à la description qu'à la compilation, fait preuve

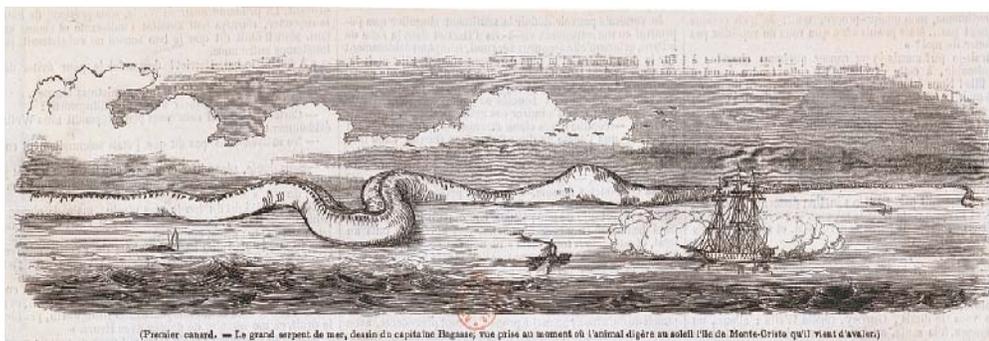
d'érudition – il recense quelque deux cents poissons de mer – mais aussi de crédulité (ou d'ironie?) en reproduisant des créatures extraordinaires comme le poisson en habit de moine. *La Nature et diversité des poissons* (1555) de Pierre Belon, premier écrivain scientifique en langue française, grand naturaliste, reprend cependant les principes de classification de Pline (qui rangeait les cétacés parmi les poissons) et, à côté d'observations anatomiques rigoureuses, apparaissent encore des images drolatiques comme « le monstre marin ayant façon d'un moine », le même que chez Rondelet.

Dans le contexte de la Réforme, il est possible d'interpréter ce goût du fantastique, ce recours au merveilleux comme une façon d'échapper à l'emprise du pouvoir et même de le tourner en dérision (le poisson en habit de moine). Quant aux terrifiantes histoires de poulpes géants ou de serpents de mer attaquant les navires, elles ont pu être propagées pour effrayer des peuples concurrents et les dissuader de s'aventurer en haute mer...

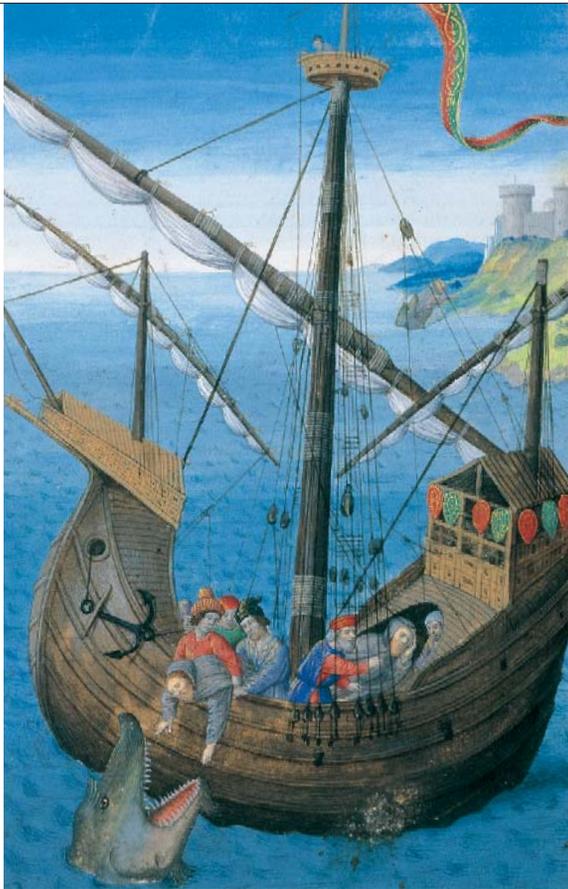
Ces monstres aquatiques, bien qu'ils ne soient plus pris au sérieux, résistent au temps et demeurent dans l'imaginaire. Ils traversent les

siècles sous forme de décoration, à l'âge classique, dans les pièces d'eau des jardins de Versailles, par exemple, ou en figures de proue des navires. Le romantisme du XIX^e siècle les voit renaître dans des ouvrages comme *La Mer*, de Michelet, ou des romans comme *Les Travailleurs de la mer*, de Victor Hugo, qui fait surgir des profondeurs des océans une pieuvre géante et un peuple bizarre, mi-humain mi-animal, les Auxriniers, ayant à leur tête un roi monstreux... Dans *Vingt Mille Lieues sous les mers*, de Jules Verne, c'est un poulpe gigantesque que les marins du *Nautilus* doivent affronter en un effroyable combat. Aujourd'hui, si l'on ne croit plus beaucoup aux monstres (bien que celui du Loch Ness fasse toujours recette) ou aux êtres hybrides qui séduisent de leur voix enchanteresse les marins et les entraînent au fond des mers, certains animaux marins n'en demeurent pas moins fascinants. Ainsi les calmars géants, les requins, les mégalodons (requins géants) nourrissent-ils les fantasmes, encouragés par l'annonce régulière de faits divers relatant des accidents provoqués par ces animaux, et par les films d'horreur ou de science-fiction.

Source : Françoise Péron, « Des monstres et merveilles de la mer », in catalogue de l'exposition.



Serpent de mer attaquant un navire
Coupe de presse, milieu du XIX^e siècle
BNF, Estampes et Photographie, Jz-23-Fol.
Cette gravure témoigne des vieilles croyances qui persistaient encore au XIX^e siècle.



Jonas et la baleine

Jonas était un prophète hébreu. Selon la Bible, Dieu lui confia la mission d'annoncer aux Ninivites la destruction de leur ville pour les punir de leur mauvaise conduite. Mais Jonas eut peur de la réaction des Ninivites et n'obéit pas à Dieu. Pensant disparaître du regard de Dieu, il s'embarqua pour Tarse. Une terrible tempête s'éleva et le ventre menaçait de faire naufrage. Les marins tirèrent au sort pour connaître celui qui avait déclenché la fureur de Dieu. Le sort tomba sur Jonas qui avoua avoir désobéi à l'Éternel. Il fut alors jeté par-dessus bord et la mer s'apaisa aussitôt. Dieu envoya un « grand poisson » qui engloutit Jonas. Le prophète resta dans le ventre de la baleine trois jours et trois nuits, priant Dieu. « L'Éternel parla au poisson, et le poisson vomit Jonas sur la terre. » Jonas se rendit alors à Ninive et parcourut la ville, proclamant qu'elle serait détruite dans quarante jours. Les habitants, pris de terreur, se mirent à croire en Dieu et tous firent pénitence. Alors, Dieu les épargna. Jonas, craignant de passer pour un faux prophète, s'irrita contre Dieu qui l'avait obligé à répandre une fausse prédiction. Mais Dieu lui fit comprendre son erreur.

La légende de saint Brandan

Brandan était un moine irlandais, abbé d'un monastère, qui aurait accompli en 535, avec quelques compagnons, un voyage d'Irlande vers les Açores, aurait découvert les îles Fortunées (Canaries), puis les Antilles et même l'Amérique, et serait revenu par le nord, en passant par les îles Féroé et le Groenland. Vers 565, il aurait effectué un deuxième voyage en sens inverse.

Récit d'un périple au terme duquel se produisit la découverte d'un ailleurs idéal, la *Navigation de saint Brandan* prend place dans la littérature utopique. Tiré de la

tradition orale, le plus ancien texte connu de la légende, *Navigatio sancti Brendani Abbatis*, écrit en latin par un moine irlandais, date du ix^e siècle. Il fut copié, adapté, traduit dans diverses langues vernaculaires jusqu'au xiii^e siècle. La version la plus célèbre, succès de la littérature médiévale, est *Le Voyage de saint Brandan*, poème composé par Benedeit en 1120, qui fait une large place au merveilleux. Brandan s'embarque avec quatorze autres moines, dont saint Malo, à la recherche du paradis. Ils vont d'île en île, glorifiant Dieu qui les guide, pourvoit à leurs besoins (ils sont toujours

miraculeusement approvisionnés) et écarte d'eux tous les périls. Après avoir séjourné dans un riche palais, avoir échappé à un monstre marin, puis à un affreux griffon, avoir fui l'île des Forgerons d'où jaillissent les flammes de l'Enfer, ils accostent, au bout de sept ans, au paradis. Mais là, ils ne sont pas autorisés à rester; le messager de Dieu leur promet que leur esprit y reviendra et y attendra le Jugement dernier. Trois mois plus tard, avec les vents favorables, ils sont de retour en Irlande où Brandan fera le récit de son voyage. L'épisode le plus illustre, et qui est le plus souvent représenté, est celui de l'île-baleine. Quittant l'île des Brebis en emportant un agneau, l'équipage se met en quête d'un lieu pour procéder au rite de Pâques. Avisant une île aride, les hommes débarquent, célèbrent la messe et sacrifient l'agneau, puis ils s'apprennent au festin pascal. Un feu est allumé, mais voilà que l'île se met en mouvement et plonge; les flots la recouvrent. Les moines regagnent en toute hâte leur bateau et s'aperçoivent alors qu'ils s'étaient installés sur une baleine... Chaque année durant leur périple, ils reviendront le jour de Pâques dire la messe sur le dos du monstre.



Saint Brandan célèbre la messe de Pâques sur le dos d'une baleine

Nova typis transacta navigatio novi orbis Indiae occidentalis...

Honorius Philoponus, 1621

BNF, Réserve des livres rares, Rés. Fol. P-29 Alpha

Poséidon et quelques autres divinités

Après eux [les dauphins] venaient des tritons, qui sonnaient de la trompette avec leurs conques recourbées. Ils environnaient le char d'Amphitrite, traîné par des chevaux marins, plus blancs que la neige, et qui, fendait l'onde salée, laissaient loin derrière eux un vaste sillon dans la mer. [...]

Le char de la déesse était une conque d'une merveilleuse figure : elle était d'une blancheur plus éclatante que l'ivoire, et les roues étaient d'or. Ce char semblait voler sur la face des eaux paisibles. Une troupe de nymphes couronnées de fleurs nageaient en foule derrière le char, leurs beaux cheveux pendaient sur leurs épaules, et flottaient au gré du vent.

Fénelon, *Les Aventures de Télémaque*

Poséidon

Fils de Cronos – lui-même fils d'Ouranos (le Ciel) et de Gaïa (la Terre) – et de Rhéa, Poséidon (Neptune pour la mythologie romaine) reçut l'empire des eaux lors du partage du monde entre lui et ses frères Zeus et Hadès. Il bâtit son palais au fond de la mer et revendiqua des terres supplémentaires comme l'Attique, où il se trouva en concurrence avec Athéna. Il tenta également de prendre la ville d'Argos à Héra et Corinthe à Hélios, sans plus de succès.

Il épousa Amphitrite, une Néréide, qui lui donna trois enfants, dont Triton. Mais il connut bien d'autres amours et engendra de nombreux enfants : Polyphème (avec Thoosa), Pégase (avec Méduse), Thésée, Orion, Protée, etc.

Dieu de la mer et des tremblements de terre, Poséidon sort de son palais sur un char attelé de chevaux, escorté des Néréides et des tritons, pour diriger les flots, apaiser ou provoquer des tempêtes en frappant les eaux de son trident, don des Cyclopes en remerciement de son aide dans leur combat contre les Titans. Outre le trident, il a pour attributs le taureau, le dauphin et le cheval qu'il aurait domestiqué.

Les Néréides

Filles de Nérée, le « vieillard de la mer » – dieu bienveillant pour les marins – et de Doris, elle-même fille d'Océanos, les Néréides sont au nombre de cinquante, dont les plus célèbres sont Amphitrite – épouse de Poséidon et reine de la mer –, Thétis – mère du héros Achille – et Galatée.

Après l'avoir vainement courtisée, Zeus ordonna à Thétis d'épouser un mortel, Pélée, roi de Thessalie. Les nombreux enfants nés de cette union moururent tous : Thétis, voulant les rendre immortels, les jeta dans le feu. Quand Achille naquit, sa mère le plongea dans le Styx, le fleuve qui mène aux Enfers, en le maintenant par le talon. Son corps devint invulnérable, sauf au niveau du talon. Ainsi, au moment de la guerre de Troie, c'est une flèche fichée dans son talon qui le tua.

Quant à Galatée, elle filait le parfait amour avec le berger Acis, près de la côte ionienne de Sicile. Mais l'affreux cyclope Polyphème, qui se trouvait dans les parages, la convoitait, lui chantant son amour en s'accompagnant de sa lyre. Galatée le méprisait. Un jour, Polyphème trouva Acis et Galatée enlacés, endormis sous un arbre. Furieux de douleur, il lança un rocher sur le berger et l'écrasa. Galatée, inconsolable, transforma le sang de son amant en un fleuve qui, s'écoulant vers la mer, la rejoindrait.

Les Néréides sont des nymphes très belles, souvent représentées avec des perles dans leur longue chevelure. Elles vivent au fond de la mer dans le palais de leur père et passent leur temps à filer, tisser, chanter et s'amuser dans les vagues. Bienfaitantes et généreuses, elles aident les marins en danger. Leur nom fait référence à la beauté et à la mer, pour certaines à la vitesse et à la puissance de la vague, pour d'autres à l'apaisement des vents et des flots ou encore à l'abondance offerte aux hommes. Une seule fois, elles firent preuve de cruauté : Cassiopée, reine d'Éthiopie, ayant prétendu qu'elle était plus belle que les Néréides, elles protestèrent auprès de Poséidon qui envoya un monstre marin ravager le pays.

Polyphème

Fils de Poséidon et de la nymphe Thoosa, le Cyclope Polyphème est un monstre qui se nourrit de chair humaine. Il habite une caverne sur la côte de la Sicile, près de l'Etna. Ulysse y aborda avec quelques hommes et lui demanda l'hospitalité. En réponse, Polyphème tua et dévora deux des hommes et enferma les autres. Le lendemain, il mangea deux autres prisonniers et le soir deux autres encore ; mais il but du vin offert par Ulysse et s'endormit. Ulysse et ses compagnons profitèrent de son sommeil pour enflammer l'extrémité d'un gros tronc d'arbre qu'ils plantèrent dans l'unique œil du Cyclope, l'aveuglant définitivement. Ils sortirent ensuite de la caverne en s'accrochant sous le ventre des brebis, trompant ainsi la vigilance de Polyphème qui contrôlait ses bêtes une à une en leur tâtant le dos. Le Cyclope s'adressa alors à son père, implorant sa vengeance, et Poséidon déclencha une série de tempêtes contre le bateau d'Ulysse.

Triton

Fils de Poséidon et d'Amphitrite, Triton est figuré avec un buste et une tête d'homme et une queue de poisson, armé d'une conque dans laquelle il souffle pour apaiser les flots déchaînés. Avec les Néréides et les tritons, ses frères ou ses fils, il accompagne le char d'Amphitrite. On situe son séjour traditionnel près des côtes de Libye. Triton contribua à la victoire des dieux contre les Géants qu'il terrifia avec le son de sa conque. Il aida également les Argonautes, échoués par une énorme vague jusqu'en Libye, à reprendre la mer : transformé en jeune homme, il leur indiqua le chemin et remit une motte de terre à Euphémios. Lorsque celui-ci lança, plus tard, la motte de terre du bateau, elle donna naissance à l'île de Callisté, au nord de la Crète. On dit aussi que c'est à Triton que Zeus demanda de faire reculer les eaux du déluge.



Cortège marin
Pierre Brébiette
BNF, Estampes et Photographie, Sa-8-Fol.

Amphore au décor de Poséidon
Céramique attique à figures rouges,
v^e siècle av. J.-C.
BNF, Monnaies, Médailles et
Antiques, 363

Les sirènes

C'est chez le poète Homère que l'on trouve les plus anciennes traces des sirènes. Dans *L'Odyssée*, Homère raconte qu'Ulysse, quittant Circé pour poursuivre son voyage, fut mis en garde par la magicienne contre le charme fatal des sirènes : celui qui écoute leurs chants est perdu. Elle lui conseilla de boucher les oreilles de ses compagnons à la cire et, s'il voulait malgré tout entendre ces tentatrices, de se faire attacher au mât de son navire. Ce que fit Ulysse en approchant de l'île où se tenaient ces êtres merveilleux, située, selon Homère, au large de la côte tyrrhénienne d'Italie, près de Sorrente. Il entendit alors des voix enchanteresses l'inciter à venir les rejoindre, lui promettant de lui transmettre leur savoir. Cédant à son désir, il ordonna à ses marins de le délivrer. Ceux-ci, obéissant aux instructions données auparavant, resserrèrent au contraire les liens, et le bateau s'éloigna de l'île sans dommage.

Les Argonautes, dans leur quête de la Toison d'or, ont, eux aussi, su triompher des chants irrésistibles : Orphée joua sur sa cithare une musique qui couvrit les voix des sirènes et retint l'équipage. La légende raconte encore que, très fières de leurs dons musicaux, elles défièrent les Muses. Vaincues, elles furent alors dépouillées de leurs plumes et se réfugièrent pour cacher leur honte dans les rochers de la côte méridionale de l'Italie d'où elles attireraient les navigateurs.

Les sirènes sont les filles du dieu-fleuve Achéloos et de la muse Calliope. Compagnes de Perséphone, elles furent transformées en femmes-oiseaux par Déméter, mère de Perséphone, qui leur reprochait de ne pas s'être opposées à l'enlèvement aux Enfers de sa fille par Hadès. Ces femmes à corps d'oiseaux, accompagnant de leur musique le défunt à sa dernière demeure, évoquent l'épervier à tête humaine qui incarnait l'âme des morts en Égypte. On retrouve leur image gravée sur des tombes grecques ou sous forme de statuettes funéraires. Dans les bestiaires du Moyen Âge, elles sont représentées avec un buste et une tête de femme, tenant une lyre, une flûte ou une trompette dans les mains, et le bas du corps en forme d'oiseau, les pattes terminées par des serres puissantes. Parfois, elles sont figurées avec une queue de poisson. Il semble que la sirène à queue de poisson soit apparue dans la littérature vers le VIII^e siècle. Les deux types coexistent au Moyen Âge et ont les mêmes fonctions : elles attirent les marins par leur beauté et les envoûtent par leurs chants mélodieux ; les ayant endormis, elles se jettent sur eux et les dévorent.

L'image de la sirène varie selon les époques. Symbole de la connaissance dans l'Antiquité, elle personnifie au Moyen Âge la luxure ; celui qui lui cède est puni du châtement suprême. À la Renaissance, elle représente l'éloquence et l'érudition. Les romantiques la peignent encore sous les traits d'une belle jeune fille, assise sur un rocher, coiffant ses longs cheveux et entraînant par ses douces chansons les marins à la mort, telle la *Lorelei* de Heine. Mais cette image de séductrice maléfique va s'estomper avec le conte d'Andersen : sa *Petite Sirène* est une victime de l'amour. Voulant vivre parmi les



humains, elle obtient, au prix de grandes souffrances et du sacrifice de sa voix, la transformation de sa queue de poisson en deux jolies jambes. Mais elle ne parvient pas à séduire celui qu'elle aime et, tandis qu'il en épouse une autre, elle disparaît dans la mer.

Charybde et Scylla

Charybde et Scylla sont deux monstres qui vivent de part et d'autre du détroit de Messine, entre la Sicile et la Calabre, et qui menacent les navigateurs, dévorant tout ce qui passe à leur portée.

Charybde, fille de Poséidon et de la Terre, avait volé et mangé une partie du troupeau de Géryon emmené par Héraclès (enlever son magnifique bétail à Géryon et le ramener à Eurysthée, roi de Mycènes, est le dixième des douze travaux d'Héraclès). Pour la punir, Zeus la foudroya et la changea en un gouffre profond qui, selon Homère, engloutissait et rejetait trois fois par jour les eaux du détroit. Ainsi avala-t-elle le bateau d'Ulysse lorsqu'il passa par là, après avoir échappé aux sirènes. Ulysse en réchappa en s'accrochant à un figuier qui poussait à l'entrée du gouffre. Il récupéra son bateau, recraché plus tard par le monstre. Mais ce fut pour subir, peu après, l'assaut de Scylla.

Scylla, fille de Phorcys, un dieu marin père des Gorgones et du dragon des Hespérides, était une nymphe très belle, aimée en vain par Glaucos, autre divinité de la mer mi-homme mi-poisson. Pour obtenir ses faveurs, Glaucos demanda à Circé de lui composer un philtre magique. Mais Circé tomba amoureuse de Glaucos qui la repoussa. Elle fabriqua alors un poison qu'elle jeta dans les eaux où Scylla avait l'habitude de se baigner. Dès que celle-ci y entra, elle se métamorphosa en un horrible monstre à douze pieds et six têtes, montées sur six longs cous et armées chacune de trois rangées de dents. Six chiens furieux, aboyant sans cesse, sortaient de sa taille. Elle se jeta dans la mer et se réfugia dans une sombre caverne. De là surgissaient ses six têtes pour attraper leurs victimes au passage des navires. Six des compagnons d'Ulysse furent ainsi arrachés de leur bateau et dévorés. Plus tard, Scylla fut transformée en rocher et c'est

sous cette forme qu'Énée la verra lors de son voyage vers l'Italie.

Charybde et Scylla personnifient l'une un tourbillon, l'autre un récif, dangers redoutés par les premiers navigateurs grecs qui s'aventuraient dans le détroit de Messine.



Sirène ailée à queue de poisson
Das Buch der Natur
Konrad von Megenberg, 1482
BNF, Réserve des livres rares, Rés. S-340, f. 139 v°

Cette gravure d'un livre d'histoire naturelle composé vers 1350 témoigne du passage de la représentation d'une sirène à corps d'oiseau à la figuration d'une belle jeune femme à queue de poisson.